

# Ecole : le plaidoyer pour un tronc commun allongé

**Analysés par l'ULiège, les résultats des tests Pisa pointent l'organisation précoce en filières comme principal mal dont souffre notre enseignement.**

**Q**ue les caractéristiques personnelles (genre, origine socio-économique, fait d'être allochtone ou autochtone, retard scolaire...) influencent les performances des jeunes aux fameux tests Pisa (Programme international pour le suivi des acquis des élèves) était connu. Ce qui l'est moins, bien que régulièrement mis en lumière par des pédagogues de tous pays, c'est que l'établissement fréquenté et, partant, le regroupement d'élèves en fonction de leurs performances, influencent lourdement la notation finale.

A la lumière de ces hypothèses, une équipe de l'ULiège s'est plongée dans les résultats belges francophones du Pisa 2015. Un constat d'abord : la différence de performances en sciences en Fédération Wallonie-Bruxelles est de 96 points entre les élèves les plus forts et les plus faibles.

C'est mieux qu'en 2006 où l'écart-type était de 103. C'est également mieux que la Communauté flamande ou que les pays nordiques. « On devrait se réjouir de cette évolution si elle était associée à une diminution du pourcentage d'élèves faibles, af-

firmant les chercheuses liégeoises. *Ce n'est malheureusement pas le cas : la diminution de variations est principalement la conséquence d'une diminution du pourcentage d'élèves forts* ». D'où l'intérêt d'étudier l'impact de l'établissement fréquenté sur les écarts de performances.

La professeure Lafontaine analyse : « *L'iniquité d'un système éducatif est d'autant plus forte que celui-ci est différencié. C'est-à-dire qu'il aiguille les élèves vers des parcours scolaires différents en fonction de leurs aptitudes, de leur comportement, de leurs centres d'intérêt ou de leurs rythmes d'apprentissage* ». « *Les pays "à filières", cumulant orientation précoce et redoublement sont dans une logique de traitement des différences entre élèves par la séparation. On y remarque que les performances Pisa sont moins élevées et, surtout, que les écarts entre élèves sont plus importants* », ajoute Valérie Quittre, chercheuse. Or, précise l'équipe liégeoise, « *le système de la Fédération Wallonie-Bruxelles est fortement différencié, avec une pratique intensive du redoublement et l'existence des filières dès le deuxième degré de l'enseignement secondaire* ».

Pour en sortir ? « *Agir sur le parcours scolaire : en réduisant le redoublement et en faisant une croix sur l'organisation en filières précoces, comme le prévoit le Pacte pour un enseignement d'excellence* », assure Dominique Lafontaine. ■

## 80 %

L'ULg a classé les établissements scolaires en quatre groupes, des moins performants aux plus performants. Dans les écoles les moins performantes, on compte 80 % d'élèves en retard, 50 % d'élèves dans le qualifiant, 37 % de jeunes issus de l'immigration et 29 % ne parlant pas le français à la maison. À l'autre bout, dans le quart des écoles les plus performantes, on compte 80 % d'élèves à l'heure, 98 % dans l'enseignement général de transition, 19 % de jeunes issus de l'immigration et 13 % ne parlant pas le français à la maison. De quoi confirmer que les différences de performances sont fortement imputables à la concentration d'élèves ayant en commun un même parcours.

## L'enseignement en filières a tout faux

► Une nouvelle analyse approfondie des derniers tests Pisa pointe clairement « le » mal dont souffre notre enseignement : l'organisation précoce en filières.

► La concentration, dans les mêmes classes, d'élèves aux histoires et aux parcours difficiles pèse inéluctablement

sur leurs performances.

**C**'est bien connu, une série de caractéristiques personnelles influencent les performances des jeunes aux fameux tests Pisa (Programme international pour le suivi des acquis des élèves) : le genre, l'origine socio-économique, le fait d'être allochtone ou autochtone, le retard scolaire...

C'est moins connu, quoique régulièrement mis en lumière par des pédagogues de tous pays : l'établissement fréquenté et, partant, le regroupement

d'élèves en fonction de leurs performances, influence lourdement la notation finale.

Engouffrée dans les profondeurs des résultats du Pisa 2015, une équipe de chercheuses de l'ULiège - Dominique Lafontaine, Valérie Quittre et Françoise Crépin - a analysé les résultats belges francophones à la lumière des hypothèses sur le sujet. « *L'iniquité d'un système éducatif est d'autant plus forte que celui-ci est différencié, c'est-à-dire qu'il aiguille les élèves vers des parcours scolaires différents en fonction de leurs aptitudes, de*

*leur comportement, de leurs centres d'intérêt ou de leurs rythmes d'apprentissage* », explique la professeure Dominique Lafontaine. « *Les pays "à filières", cumulant orientation précoce et redoublement sont dans une logique de traitement des différences entre élèves par la séparation. On y remarque que les performances Pisa sont moins élevées et, surtout, que les écarts entre élèves - entre forts et faibles, entre favorisés et défavorisés - sont plus importants* », ajoute Valérie Quittre, chercheuse.

Or, précise l'équipe liégeoise, « le système éducatif de la Fédération Wallonie-Bruxelles est fortement différencié à la fois verticalement et horizontalement : une stratification verticale avec une pratique intense du processus de redoublement et une stratification horizontale avec notamment l'existence des filières dès le deuxième degré de l'enseignement secondaire. »

Un constat d'abord, autour d'un indicateur de Pisa. La diffé-

rence de performances en sciences montre une Fédération Wallonie-Bruxelles dans le ton de l'OCDE : 96 points séparent les élèves les plus forts des plus faibles. C'est mieux qu'en 2006 où l'écart-type était de 103... C'est également mieux que la Communauté flamande ou que les pays nordiques souvent cités en exemple... « On devrait se réjouir de cette évolution si elle était associée à une diminution du pourcentage d'élèves faibles, tempère l'équipe de recherche. Ce n'est malheureusement pas le cas : dans les trois disciplines, la diminution de variations des résultats est principalement la conséquence d'une diminution du pourcentage d'élèves forts ». D'où l'intérêt d'étudier l'impact de l'établissement fréquenté sur les écarts de performances. Au terme d'un calcul dont nous vous passons les détails, on peut désormais déterminer si la variation de performances entre élèves est attribuable, ou bien aux différences entre établissements, ou bien aux différences entre élèves au sein d'un même établissement.

## Le cas norvégien

Comparons à ce sujet, la Norvège et la Fédération Wallonie-Bruxelles, lesquelles présentent un écart identique en sciences

(96 points) entre élèves forts et faibles. Dans le premier cas, les écoles sont semblables en termes de stratification socio-économique : on attribue 8,5 % de la variation de performances au choix d'école, le solde étant lié aux caractéristiques propres des élèves. Dans le second cas, celui de la Belgique francophone donc, les différences entre établissements expliquent 42,4 % de la variation des performances !

Dans les faits, « fréquenter une école socio-économiquement plus favorisée s'accompagne d'un gain de performance de 42 points à situations par ailleurs équivalentes alors que, à lui seul, le niveau socio-économique individuel de l'élève ne produit un bénéfice que de 6 points », explique Valérie Quittre. Dit autrement, plus que la situation personnelle, c'est la concentration, dans certaines écoles, d'enfants « sans histoire », et dans d'autres, d'enfants « en difficulté scolaire », qui affecte les performances Pisa. C'est exactement la « spécialité » de notre enseignement qui a fait, de l'organisation précoce en filières (générales, de qualification, professionnelles...), un des principaux facteurs de différenciation, voire de ségrégation. Les chercheuses ajoutent : « Les pays où la part de variance entre établissements est limitée sont tous des pays à tronc commun long. En revanche, dans tous les pays à filières, avec un tronc commun court, la part des différences entre établissements est importante ».

Qui plus est, précisent-elles, le problème est probablement sous-estimé par un biais de Pisa : en Belgique francophone, on considère l'unité établissement au sens large (une école englobe

parfois des sections générales, qualifiantes et professionnelles) alors qu'ailleurs, en Flandre notamment, ce sont souvent les implantations qui sont prises comme unité de référence. On n'est dès lors pas loin de penser que la part de variation attribuable aux établissements doit plutôt être proche de 50 % (comme en Flandre) que de 42 %.

## Pénurie renforcée

Un autre phénomène est à l'œuvre, renforçant peut-être à la marge le premier. L'équipe de recherche s'est demandée si les établissements qui accueillent un public plus favorisé bénéficient également de davantage de ressources matérielles et humaines, lesquelles pourraient accroître à leur tour les inégalités. Réponse nuancée dans un premier temps : les écoles défavorisées portent la marque des politiques compensatoires avec un meilleur taux d'encadrement et un meilleur équipement informatique. Par contre, constate le département des Sciences de l'Éducation de l'ULiège, « la pénurie d'enseignants est légèrement plus prononcée dans les établissements défavorisés et résulte des demandes préférentielles des enseignants à être affectés dans les écoles favorisées plutôt que dans les établissements où se concentrent les élèves défavorisés, souvent en difficulté scolaire ». Même particularité avec la pénurie de professeurs : « La proportion d'enseignants possédant le titre requis atteint 90 % dans les écoles les plus performantes alors qu'elle tombe à 61 % dans les écoles très peu performantes. Ces résultats montrent que dans un contexte de pénurie d'enseignants, les étu-

blissements qui accueillent un public en difficulté se voient plus souvent contraints de recruter des professeurs dont la qualification requise n'est pas atteinte. »

## Quatre quarts

Pour ceux qui douteraient encore de la ségrégation engendrée par notre système scolaire, l'analyse détaillée des résultats Pisa met en lumière la stratification des écoles. L'ULiège a classé les établissements en quatre groupes, des moins performants (score moyen en sciences de 413) aux plus performants (score moyen de 564). Un coup d'œil sur les deux extrêmes permet des constats limpides. Dans les écoles les moins performantes on compte 80 % d'élèves en retard. 50 % d'élèves dans le qualifiant, 37 % de jeunes issus de l'immigration et 29 % ne parlant pas le français à la maison. À l'autre bout, dans le quart des écoles les plus performantes, on compte 80 % d'élèves à l'heure, 98 % dans l'enseignement général de transition, 19 % de jeunes issus de l'immigration et 13 % ne parlant pas le français à la maison. De quoi confirmer une évidence : les différences de performances entre établissements sont fortement imputables à la concentration d'élèves ayant en commun un même parcours scolaire et une même appartenance socio-économique.

En sortir ? « Il faut passer d'une logique de séparation à une logique d'intégration, assène Valérie Quittre. Mais il ne serait pas juste de mettre tout d'un coup la responsabilité du changement sur le dos des seuls professeurs. Cela suppose un gros travail structurel, lequel passe notamment par une refonte de la formation initiale des enseignants et un véritable accompagnement sur le terrain. Nous avons besoin d'une refonte totale de notre système ». ■

ÉRIC BURGRAFF

# pacte « Avec le tronc commun, on est sur la bonne piste »

## ENTRETIEN

La professeure Dominique Lafontaine, spécialiste en Sciences de l'éducation, dirige le Service d'analyse des systèmes et des pratiques d'enseignement de l'ULg. Elle met en pers-

pective les résultats de son équipe de recherche.

**On sent cette tendance depuis des années, pourquoi n'y a-t-il pas d'évolution ?**  
Les chercheurs constatent en effet depuis longtemps que les grandes différences

entre nos résultats et ceux d'autres pays sont liées à des regroupements sur base de l'origine sociale ou ethnique et du parcours scolaire. À ce propos, notre étude révèle un chiffre édifiant : les écoles les moins performantes concentrent 80 % d'élèves en retard alors qu'ils ne sont que 20 % dans les écoles les plus

performantes. On ne peut pas dire que les pouvoirs publics sont restés sans réaction : il y a notamment eu le « contrat pour l'école » qui devait s'attaquer aux inégalités sociales. Une autre réponse fut le décret inscriptions : il a tenté d'agir directement en régulant les flux d'élèves entre établissements.

**Avec des résultats mitigés... ?**

*Cette réponse manquait sans doute de puissance par rapport à l'ampleur du phénomène. D'abord parce que cela*

*ne concerne en définitive qu'une seule année, la première secondaire. Ensuite, et surtout, parce que si les élèves sont aujourd'hui regroupés de cette manière à 15 ans, c'est avant tout le résultat de leur parcours scolaire : les plus faibles subissent davantage le redoublement, davantage la relégation vers les filières qualifiantes, davantage de ségrégation sociale... C'est un phénomène continu, et non la conséquence d'écoles qui ferment tout d'un*

*coup leurs portes.*

**On fait quoi ?**

*La principale manière de s'y attaquer, c'est d'agir sur le parcours scolaire : en réduisant le redoublement (je rappelle que, même s'il a un peu diminué, nous restons champions toutes catégories) et en faisant une croix sur l'organisation en filières précoces.*

**Exactement ce que propose le Pacte pour un enseignement d'excellence...**

*Exactement ! Proposer, comme le fait le Pacte, de reporter le moment où on oriente les élèves vers l'enseignement qualifiant - c'est le but du tronc commun jusque 15 ans - est la principale manière de lutter contre les inégalités sociales. Personnellement, je se-*

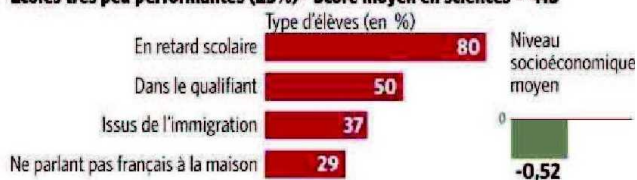
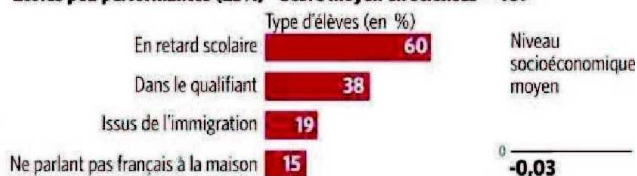
*rais même allée plus loin, jusqu'à 16 ans par exemple, mais le plus important aujourd'hui est d'agir en profondeur.*

**C'est-à-dire ?**

*Si c'est juste allonger d'un an ou deux en laissant l'école comme elle est, ça ne sert à rien. Il ne faut pas oublier cette leçon essentielle : les pays où l'ampleur des différences de performances entre écoles est réduite sont les pays où le tronc commun est long. A contrario, un tronc commun court génère un fossé entre les écoles. Quand on laisse tout le monde sur la même voie le plus longtemps possible, on prévient toute une série de scénarios discriminants. Il faut revoir notre système en profondeur : le tronc commun allongé, polytechnique, doit*

*donc commencer dès la maternelle. On doit repenser l'ensemble du curriculum, en donnant plus de valeur aux activités artistiques, au sport, aux métiers techniques... Et en essayant de remédier au plus vite aux difficultés en évitant la mesure inefficace et délétère qu'est le redoublement. Le modèle actuel est celui de séparation, le modèle de demain est celui de l'inclusion. L'allongement du tronc commun prôné par le Pacte d'excellence est « la » bonne piste, mais il reste l'essentiel : être ambitieux sur ce qu'on va y mettre. C'est un travail gigantesque, de l'horlogerie fine. Attention, la tâche est délicate, la ligne à ne pas franchir pour éviter les effets pervers est étroite. ■*

Propos recueillis par  
E.B.

**Caractéristiques des quatre groupes d'écoles (Pisa 2015)****Ecoles très peu performantes (25%) - Score moyen en sciences = 413****Ecoles peu performantes (25%) - Score moyen en sciences = 469****Ecoles performantes (25%) - Score moyen en sciences = 519****Ecoles très performantes (25%) - Score moyen en sciences = 564**

## leçons Le Pisa 2015, entre satisfactions et préoccupations

Le test Pisa administré en 2015 recèle bien des leçons, dont la principale : comme à chaque livraison triennale, les petits élèves francophones stagnent dans le bas du tableau, bien en dessous de la moyenne OCDE et de la plupart des autres pays européens. Coup d'œil sur les enseignements les plus importants.

**Par matière.** Les résultats du test Pisa 2015 montrent une stabilité des performances en sciences et en mathématiques, stabilité toutefois calée en dessous de la moyenne des pays de l'OCDE pour les sciences (485 points pour 493 dans l'OCDE) et stabilité proche de la moyenne en mathématiques (489 pour 490). En

lecture, le niveau des petits francophones se détériore significativement. « Ce recul s'accompagne d'une augmentation de la proportion d'élèves dont les performances en lecture sont préoccupantes (plus de 20 % de jeunes dans le cas et près d'un garçon sur quatre) », précise l'équipe de recherche.

**Compétence.** Pisa mesure combien les jeunes sont dotés des « compétences dont ils auront besoin pour prendre part à la vie active et répondre en citoyens responsables aux évolutions de la société ». Ce qui suppose notamment une capacité à effectuer des tâches complexes. Le test 2015 est préoccupant à cet

égard : dans les trois domaines, on observe une légère érosion de la proportion d'élèves capables de résoudre les tâches les plus complexes. Cette tendance – déjà observée en 2012 en mathématiques – se confirme. En lecture, c'est en 2015 que ce phénomène se manifeste pour la première fois.

**Genre.** Les différences de performances entre filles et garçons connaissent dans les trois domaines une évolution négative pour les filles. C'est le cas en sciences, où on a assisté en 10 ans à une nette inversion de tendance : alors que les filles étaient, en 2006, légèrement

plus performantes que les garçons, en 2009, 2012 et surtout en 2015, l'écart se creuse en faveur des garçons. En mathématiques, l'évolution se fait également en défaveur des filles. En lecture, le phénomène est récent et brutal : une baisse de performances assez spectaculaire des filles, en particulier des filles très bonnes lectrices, est observée.

**Inégalités sociales.** Les inégalités liées à l'origine sociale restent parmi les plus marquées au sein des pays de l'OCDE : on constate un écart de 111 points entre les 25 % d'élèves les plus défavorisés et les 25 % plus favorisés, soit l'équivalent de trois années de scolarité.

**Parcours scolaire.** Les « différences de performances en fonction du parcours scolaire sont toujours aussi impressionnantes ». D'abord parce que la proportion d'élèves en retard scolaire reste, de loin, la plus élevée de l'OCDE : environ un jeune sur deux est en retard à 15

ans. « La différence entre les jeunes à l'heure dans leur parcours et les jeunes en retard est de 86 points, soit l'équivalent de deux années et demie d'études ! »

**Déterminisme.** Le déterminisme social reste fortement marqué en Fédération Wallonie-Bruxelles : « le poids du niveau socio-économique sur les performances semble même s'amplifier au fil du temps ». S'agissant des élèves

issus de l'immigration, les chercheuses tempèrent désormais les idées reçues. Un changement substantiel entre 2006 et 2015 doit être souligné : « les proportions d'élèves allochtones diminuent dans les groupes d'écoles aux faibles performances tandis qu'elles sont en augmentation dans les écoles aux meilleures performances en sciences (...). On voit que les établissements plus performants accueillent en 2015 un public d'élèves plus mixte en termes d'origine ethnique qu'ils ne l'étaient en 2006 mais il s'agit d'élèves immigrés dont le niveau socio-économique et culturel est très élevé ». ■

E.B.